

Préface de Natascha Ueckmann à la traduction française

En 1832, dans Alger récemment conquise – « à l’entrée de notre “nuit coloniale” », selon Assia Djébar¹ –, Eugène Delacroix s’introduit pour quelques heures dans ce qui semble être un harem ; il devient ainsi « le peintre officiel de la conquête de l’Algérie² ». Il rapporte de son voyage des albums de croquis et d’aquarelles qu’il exploitera longtemps, et parmi eux un chef-d’œuvre : *Femmes d’Alger dans leur appartement* (1834). Assia Djébar insiste sur ce contexte colonial en interprétant la peinture : « Dans la réalité, ce regard-là nous est interdit. [...] Ce tableau lui-même est un regard volé³ ». Le tableau établit une analogie entre l’Algérie et le corps féminin. L’ouvrage important *Sexe, race et colonies : la domination des corps du XV^e siècle à nos jours*⁴ approfondit cette relation entre la colonisation et le corps. Ce livre, controversé, aborde l’incroyable production d’images qui ont nourri les fantasmes de l’Occident. Il met ainsi en évidence la construction d’une idéologie coloniale à travers l’art, la photographie, la peinture, le pillage culturel et les sciences qui en résultèrent. Il s’agit d’un « livre-monde pour explorer les imaginaires » occidentaux qui vise à traiter de « l’histoire des cinq continents dans leurs rapports complexes avec l’esclavage, la colonisation et/ou l’impérialisme et le postcolonialisme, l’ambition [...] est donc bien de retracer six siècles de “rencontres coloniales”⁵ ».

1. A. Djébar, *Femmes d’Alger dans leur appartement*, Paris, Des femmes, 1980, p. 186.
2. R. Boudjedra, *Peindre l’Orient*, Cadeilhan, Zulma, 1996, p. 25.
3. A. Djébar, ouvr. cité, p. 172.
4. P. Blanchard, N. Bancel, G. Boëtsch, C. Teraud et D. Thomas (dir.), *Sexe, race et colonies : La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
5. P. Blanchard, N. Bancel, G. Boëtsch, C. Teraud et D. Thomas (dir.), ouvr. cité, p. 15.

Au centre de mon étude se trouve la perception littéraire de l'altérité féminine analysée d'un point de vue qui inverse la perspective de Delacroix, en analysant la perception de la femme orientale par la femme occidentale dans des récits de voyage. Le point de départ repose sur l'observation suivante : si l'on pense au « genre » du Voyage en Orient, on songe immédiatement à Gustave Flaubert, Gérard de Nerval, Pierre Loti et à tant d'autres auteurs français. On n'a pas cessé, surtout au début de la colonisation française en Afrique du Nord, de transfigurer l'Orient, de le fantasmer, de le représenter – de le mettre en texte, en peinture, en musique. La femme étrangère représente l'étranger par excellence et elle se transforme souvent en courtisane dont le voyageur s'empare. Il la réduit à un objet sexuel, quitte à la mythifier par la suite. L'« Orient » est, par conséquent, un espace féminisé qui est conquis par des voyageurs – et pas seulement de manière métaphorique. Cette tradition, dans laquelle l'imaginaire de l'espace étranger se superpose au corps féminin, s'est déjà développée à partir du XVI^e siècle, dès le début des grandes découvertes. Dans cette tradition, le voyageur a un rapport sexualisé avec l'espace : la femme *autre* « représente, en effet, la terre colonisée elle-même⁶ ». L'homme européen fait face à l'Autre, à la femme étrangère en particulier, cette dernière fonctionnant généralement comme objet de désir. Mais que se passe-t-il au moment où une femme occidentale se met en route vers l'« Orient » ?

Lorsqu'on s'intéresse au Voyage en Orient comme genre littéraire, on s'étonne qu'il y ait eu aussi peu de voyageuses célèbres dans l'histoire littéraire française. En réalité, les voyageuses furent nombreuses. Il y a tant de parcours de femmes à suivre : pèlerinages, missions, voyages d'étude, voyages en habits d'homme, voyages en couple⁷, voyages professionnels, voyages par désir de liberté, toute la gamme des motivations est présente. En se focalisant sur les écrits de quelques voyageuses d'expression française, comme Suzanne Voilquin, Jane Dieulafoy ou Isabelle Eberhardt, cette étude propose un aperçu des auteures les plus marquantes des récits de voyage du XIX^e et du début du XX^e siècle, en s'efforçant d'examiner avec une attention particulière leurs relations

6. J. Yee, *Clichés sur la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 13.

7. M. Irvine, *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 2008.

avec le discours colonial. Elle passe en même temps en revue les trois principaux modes de déplacement qui s'offraient aux voyageuses : le voyage en groupe, le voyage en tant qu'épouse et le voyage en solitaire.

Ce livre est la traduction de ma thèse *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, publiée en 2001. Je tiens à remercier chaleureusement Kaja Antonowicz pour sa traduction et sa patience à chaque étape de ce travail. Je désire aussi exprimer ma gratitude à Sarga Moussa pour m'avoir proposé de la publier en français dans la collection qu'il anime avec Daniel Lançon. Depuis 2001, de nombreuses études sur l'orientalisme ont été publiées⁸, de même que sur le voyage au féminin⁹ ou sur l'orientalisme dans le courant des *Gender Studies* – on peut citer, à titre d'exemple, Champion (2002, 2018), Schlieker (2003), Lewis (2004), Hodgson (2006), Dumas et Bertrand (2007), Stamm (2010), Czarnecka, Ebert et Szewczyk (2011), Paul (2013) et Gaden (2018). Pour donner une idée du renouvellement critique et théorique de ces dernières années, je propose une bibliographie critique récente, mais très sélective, à la fin de cette préface.

Lors de mes recherches, j'ai trouvé plus de 200 récits de voyage en Orient écrits par des femmes du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Ce sont des textes longtemps négligés qui élargissent le corpus orientaliste. En s'appuyant sur l'analyse de deux espaces tout à fait opposés, le harem et le désert, cette étude met en évidence une évolution de l'expérience de l'« Orient ». Les récits de voyage rédigés par

8. Voir par exemple : W-D. Lemke (dir.), *Staging the Orient. Fin de Siècle Popular Visions – Représentations de l'Orient – Imagerie Populaire Fin de Siècle*, Beirut, Éd. Dar an-Nahar, 2004 ; S. Ulağlı, *L'Image de l'Orient turc dans la littérature française. Les idées, les stéréotypes et les stratégies*, Istanbul, Isis, 2007 ; M. F. Klinkenberg, *Das Orientbild in der französischen Literatur und Malerei vom 17. Jahrhundert bis zum "fin de siècle"*, Heidelberg, Winter, 2009 ; A. Al-Dabbag, *Literary Orientalism, postcolonialism, and universalism*, New York, Lang, 2010 ; B. Schnepel, G. Brands et H. Schönig, *Orient – Orientalistik – Orientalismus. Geschichte und Aktualität einer Debatte*, Bielefeld, transcript, 2011 ; I. R. Netton (dir.), *Orientalism revisited. Art, land and voyage*, Londres, Routledge, 2013 ; V. Porra et G. Wedekind, *Orient – Zur (De-)Konstruktion eines Phantasmas*, Bielefeld, transcript, 2017 ; P. Larcher, *Orientalisme savant, orientalisme littéraire. Sept essais sur leur connexion*, Arles, Actes Sud, 2017.
9. N. Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (18^e-20^e siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008 ; R. Roger et F. Thébaud, Dossier « Voyageuses », *Clio : Histoire, femmes et sociétés*, n° 28, 2008 ; F. Estelmann, S. Moussa et F. Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012.

des femmes apportent un correctif à l'imaginaire masculin de la *femme fatale* orientale. Il s'agit souvent d'une inversion de l'image érotisée d'une féminité considérée par les voyageurs comme étrange et exotique. L'Orient des voyageuses est souvent déssexualisé car celles-ci mettent à distance la charge érotique des stéréotypes masculins. Elles mettent en revanche l'accent sur la différence, souvent au détriment de la femme orientale, laquelle se transforme dans leurs récits en femme-victime.

Les écrits des femmes européennes se confrontent au colonialisme et à l'orientalisme d'une autre façon que ceux des auteurs masculins. La raison en est que les voyageuses européennes se situent d'une certaine manière à la fois du côté des opprimés et des oppresseurs. En effet, elles sont aussi « oppresseuses », car en tant que représentantes du pouvoir colonial, les voyageuses acquièrent un certain pouvoir sur les autres. Le contact avec l'altérité coloniale leur permet souvent de se libérer des restrictions liées à leur condition de femme. Le voyage a ainsi pour conséquence un déplacement des rapports de pouvoir – c'est pourquoi les femmes apparaissent aussi comme complices de la domination et de l'oppression inhérentes au système colonial.

Associer le concept d'*orientalisme* à la dimension du *genre* s'avère extrêmement instructif. Quand une femme, marquée par la conscience latente d'être une paria, se déplace à travers un territoire étranger, s'établit entre elle et son entourage une relation qualitativement différente. Avec son étude *L'Orientalisme* (*Orientalism*, 1978), qui a ouvert de nouvelles perspectives pour la recherche, Said a contribué de manière significative à la décolonisation des savoirs, en initiant en même temps une révision critique de l'histoire littéraire. Mais les théoriciennes du féminisme qui utilisent cette notion insistent sur la diversité de ses formes, influencées par la distribution des rôles entre les sexes. Elles comprennent l'orientalisme comme un discours polyphonique et soulignent qu'il n'y a pas de modèle unique des rapports de domination entre les voyageurs et ceux qu'ils visitent. Ainsi, quand une femme se met en route pour visiter l'Orient, la dimension culturelle de son parcours et son identité de classe s'entrecroisent avec la dimension liée au *genre*. Les expériences du racisme, du sexisme et de l'assignation à une classe sociale ne peuvent pas être décrites comme si elles ne faisaient que s'additionner. Bien entendu, l'opposition tranchée entre l'« Occident » dominant et l'« Orient » dominé, que Said concevait

bien selon le modèle d'une relation hétérosexuelle sans jamais l'avoir systématiquement examiné en ce sens, devient inopérante s'il s'agit d'une femme qui parcourt l'Orient.

Les voyageuses du XIX^e siècle sont soumises à des tentations contradictoires : d'un côté le désir d'un affranchissement des rôles sexuels en réponse à la discrimination qui touche les femmes, de l'autre une pensée coloniale ayant pour base le privilège venant de la culture dominante. Au lieu d'analyser les mécanismes de l'oppression exercés par l'impérialisme colonial – dont les voyageuses font elles-mêmes partie –, elles illustrent continuellement, souvent sans en avoir de connaissances précises, l'oppression de la femme présente dans la culture islamique. Face à la domination économique et culturelle de l'Europe, l'altérité devient un défaut. Toutes les voyageuses ont bénéficié d'une manière ou d'une autre du colonialisme. Dans leurs récits de voyage, l'émancipation et l'eurocentrisme entretiennent des relations ambiguës. Nous rencontrons parfois chez elles une sorte de féminisme colonial qui parlait de l'idée « que la femme "indigène" était opprimée par son propre peuple, que la colonisation avait les moyens de la secourir et qu'elle devait le faire¹⁰ ».

Malgré cela, la littérature critique sur les femmes voyageuses propose souvent un discours d'émancipation simplificateur : il y est souvent question de libération, d'un nouveau départ, d'autonomie, d'aventure ou de réalisation de soi¹¹. L'ambition de rendre visible l'histoire des femmes européennes aboutit parfois à une historiographie féministe enjolivant les faits pour produire des modèles identificatoires. Or, ce qui permet aux voyageuses de se rassurer sur leur propre compte, c'est justement le fait de se démarquer des femmes étrangères. Le racisme devient une façon négative de garantir leur propre identité. On a tendance à excuser facilement l'adhésion des femmes aux systèmes d'oppression racistes, à l'éloge de l'hégémonie occidentale ou à l'affirmation de leur propre

10. J. Yee, ouvr. cité, p. 217.

11. C. Mouchard, *Aventurières en crinoline*, Paris, Seuil, 1989 ; C. Reverzy, *Femmes d'aventure. Du rêve à la réalisation de soi*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001 ; B. Hodgson, *Les Aventurières, XVII^e-XIX^e siècle. Récits de femmes voyageuses*, Paris, Seuil, 2002 ; A. Strohmeier, *Abenteuer reisender Frauen. 15 Porträts*, Munich, Malik, 2014 ; A. Adams, *Ladies of the Field. Early Women Archaeologists and Their Search for Adventure*, Nanoose Bay, Greystone Books, 2014 ; A. Lapiere et C. Mouchard, *Elles ont conquis le monde. 1850-1950, les grandes aventurières*, Paris, Arthaud, 2015.

supériorité culturelle, en rappelant l'esprit colonial de l'époque. Or, si l'on ne veut pas voir les femmes uniquement comme des victimes et des parias par rapport à leur propre culture, mais aussi comme des actrices de l'histoire, on ne peut pas éviter de poser la question de leur complicité et de leur participation au colonialisme¹². Le concept de complicité est une façon différente, plus différenciée, de décrire la position de la femme. On ne peut pas considérer les voyageuses comme un groupe homogène et on ne peut pas non plus les placer toutes à un niveau moralement supérieur ; une telle façon de procéder serait, bien entendu, elle aussi idéologique.

L'intégration dans le canon orientaliste des femmes qui voyageaient et écrivaient a pour conséquence une plus grande hétérogénéité des textes, ce qui révèle des différences concernant le degré d'implication dans l'entreprise coloniale. Représenter l'« Orient » comme un Autre monolithique n'est plus possible, et cela au moins depuis le début du xx^e siècle. Des textes comme ceux d'Isabelle Eberhardt sont dans la plupart des cas trop complexes pour réduire leur message à une « image de l'Autre » représentant le pays dominé. Voyager signifie ici endosser soi-même le rôle de l'Autre et la position de l'exclu. Chez Eberhardt ce n'est pas l'Autre, mais au contraire soi-même qui est perçu sous le signe du manque. Elle se convertit à l'Islam et décide de se déguiser en homme algérien. Mais malgré ses nombreuses transgressions et son attitude anticoloniale, Eberhardt conserve une misogynie enracinée dans l'idéologie du xix^e siècle¹³. Elle n'était pas capable d'admettre un point de vue féminin différent, et notamment celui des femmes racisées. Aussi bien les voyageuses de tendance féministe – pour se limiter au canon orientaliste du xix^e siècle, on peut citer Cristina de Belgiojoso, Olympe Audouard, Marie de Ujfalvy-Bourdon, ou Adèle

12. V. Schmidt-Linsenhoff, K. Hölz et H. Uerlings, *Weißer Blicke. Geschlechtermythen des Kolonialismus*, Marburg, Jonas-Verlag, 2004 ; S. Mills, *Gender and Colonial Space*, Manchester, Manchester UP, 2005 ; B. Melman, « Orientations historiographiques. Voyage, genre et colonisation », *Clio : Histoire, femmes et sociétés*, 2008, n° 28, 159-184 ; G. Dietze, C. Brunner et E. Wenzel, *Kritik des Okzidentalismus. Transdisziplinäre Beiträge zu (Neo-)Orientalismus und Geschlecht*, Bielefeld, transcript, 2009 ; I. Ernot, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (xix^e siècle) », *Genre & Histoire*, n° 8, 2011.
13. M. Chilcoat, « Anticolonialism and misogyny in the writings of Isabelle Eberhardt », *The French Review*, vol. 77, 2004, n° 5, p. 949-957.